

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 FÉVRIER 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Confidences, par Ma-Lauro.—Le monument Nelson, par Raoul de Tilly.—A l'emporte-pièce, par Over Thero.—Lao Ker-arac ou le pacte avec le diable (conte breton) avec illustration de M. Vioge.—Poésie : Sourire aimé, par Junior.—Vœux sincères, par Hermance.—Primes du mois de février.—La misère.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Les échecs.—Feuilletons : Sans Mère (suite).—Guet-Apens (suite).

GRAVURES : Misère.—L'approvisionnement de glace de la ville de Montréal : La coupe de la glace ; Le charroyage de la glace.—Trois gravures du conte breton.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40 Place Jacques Cartier.



Quand vous vous promenez dans Québec, si vous passez la porte Saint-Louis pour faire une promenade *extra muros*, ou pour aller entendre les discours politiques que nos législateurs font au Parlement, appuyez un peu à droite, cela n'allonge guère votre chemin, et vous vous trouvez en face d'une grande femme nichée dans une sorte de boîte ou de guérite haute de dix pieds.

Cette femme, très grande, une géante, est dans tout l'épanouissement de l'âge mur, grasse sans embonpoint, bien faite, resplendissante de santé ; on lui donnerait quarante ans à peine, bien que son acte de naissance lui en accorde à peu près soixante-dix.

Et, vraiment, il faut qu'elle ait la vie dure, et qu'elle soit d'une constitution bien robuste pour avoir pu depuis six ans déjà, braver le froid et le chaud, sans broncher, sans bouger de sa cage, étuve au mois d'août, glacière en février.

Que le vent souffle du nord ou du sud, que le soleil fonde l'asphalte des rues, ou que le nord-est chasse la neige dans sa boîte, elle ne se couvre ni plus ni moins, et jamais Béland ni Laliberté ne lui ont fourni robe de mousseline ou manteau de fourrure.

Simplement et modestement mise, toujours tête nue, elle n'a nul souci de la mode, et jamais elle n'a même changé un seul pli de sa robe.

Cette femme est économe, comme vous le voyez, et si toutes les filles d'Eve lui ressemblaient !...

Ce ne sont cependant pas les toilettes qui lui manquent, elle en a beaucoup, et de très riches que sa position et sa fortune lui permettent de s'offrir quand elle le veut, mais jamais, je le répète, de

mémoire de Québecquois, on ne l'a vue mise autrement qu'elle ne l'est maintenant... à Québec.

Et pourtant, je vous l'affirme, c'est une grande, une très grande dame ; elle a près de huit pieds !

\* \* Si grande dame qu'elle soit cependant, je n'ai jamais vu un seul homme, même du meilleur monde, s'incliner devant elle, en passant, ou lui adresser le plus maigre salut, un de ces saluts que l'on fait à sa servante quand on la rencontre dans la rue alors qu'elle vient de vous donner ses huit jours.

Chacun passe, et repasse, sans s'occuper de cette femme colosse ; fixe comme un dieu terne, muette, hautaine et froide, que Barnum embaucherait pour son cirque, si elle parlait.

Depuis six ans, elle est là, attendant un acheteur, car elle est à vendre.

Cette femme n'est pas une femme, elle en a la forme, mais il lui manque le souffle divin, ce souffle que Vénus donna à Galathée, sur la prière de Pygmalion, et comme la mythologie est passée de mode, cette femme est condamnée à rester ce qu'elle est... statue.

\* \* La statue de la souveraine, impératrice des Indes, reine d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et d'autres lieux ! l'œuvre d'un statuaire anglais, Marshall Wood, mort à Londres, il y a quelques années.

Wood, ayant été chargé de faire une statue de la reine pour le gouvernement d'Ottawa, en fit deux ; l'une fut expédiée à la capitale et l'autre... l'autre... eh bien ! c'est celle de Québec.

Pourqu'il a fait couler deux statues au lieu d'une ? c'est parce qu'il comptait sur les bons sentiments, la *loyauté* des Canadiens (comme on dit à Londres), il supposait que l'on s'empresserait d'acheter la seconde.

Et voilà comment il arriva qu'un beau jour on déposa sur un des quais de Québec, une énorme boîte pesant plus de cinq mille livres.

La boîte eut le sort de beaucoup de boîtes non réclamées, elle voyagea un peu ; après être restée quelque temps sur le port, elle prit un matin le chemin de la haute-ville, et fut déposée non loin du palais du Parlement, à peu près à l'endroit où elle est maintenant.

Comme on l'avait placée à plat, et que nombre de personnes ignoraient ce qu'elle contenait, elle intrigua bien du monde, et ce n'est qu'au bout de deux ans qu'on se décida à l'ouvrir.

Grand fut l'étonnement, quand on vit la reine couchée dans cette sorte de cercueil, couverte de poussière, un peu verdie, mais toujours calme et fière.

On ne pouvait cependant pas laisser la pauvre reine dans cette position-là, et c'est pour obéir sans doute à un sentiment d'humanité bien naturel que l'on se décida à la mettre debout, comme vous la voyez.

Mais cette boîte, qui l'a accompagnée dans son changement de position, produit le plus singulier effet et, le soir, quand le vent siffle dans les fentes des planches mal jointes et que, seul, le buste noir de la statue sort de l'amas de neige qui l'entoure et l'envahit, cette étrange apparition fait froid.

Les enfants y sont habitués, cependant, et j'en ai vu l'autre jour encore qui s'amusaient à la prendre pour but en jetant des pelotes de neiges.

—Vlan ! dans l'œil de la reine ! dit l'un des plus adroits.

Et dire que dans quelques années ce gaillard-là ira peut-être se faire tuer pour elle !

En attendant, Québec à une reine à vendre... qui veut la reine ?... combien la reine ?...

\* \* il y a juste cent ans—je trouve ce renseignement dans le *Herald*, de Québec, du 23 février 1789—on vendait non seulement des statues, mais des hommes !

Voici l'annonce que je lis dans ce journal :

A VENDRE.—Un garçon panis d'environ dix-sept ans, d'une sobriété remarquable, très fort et bien portant, et sachant très bien servir à table. Son maître actuel l'a eu pendant neuf ans et n'en a plus besoin. S'adresser au propriétaire du journal.

Ce garçon panis était un pauvre nègre ; aussi l'annonce est-elle agrémentée d'une vignette repré-

sentant un malheureux noir, coiffé d'un turban et les reins entourés d'un pagne.

Ne croyez pas cependant que l'esclavage a eu grande vogue chez nos pères, car, l'histoire le prouve, ce sont les Anglais qui ont importé le bois d'ébène en Canada, et, d'après Garneau, il y avait à cette époque quelque chose comme cinq cents esclaves dans la province de Québec, il y a cent ans.

Que les temps sont changés !

Autrefois, au bon vieux temps, on vendait des hommes, parce qu'ils étaient noirs, aujourd'hui une reine est à vendre et cette reine est aussi noire que l'esclave panis de 1789.

Chacun son tour !

\* \* En ce temps-là, le service des postes allait assez doucement, et je vois dans le même journal—de 1789 toujours—que l'on prévenait les abonnés, un mois d'avance, que les *malles* seraient fermées le 9 mars, pour être expédiées le 1<sup>er</sup> avril, par le paquebot de Sa Majesté, partant de New-York pour Londres.

Ce jour-là aussi, le 23 février 1789, je lis le compte-rendu d'une représentation qui a eu lieu l'avant-veille ; elle ne manque pas de piquant :

“Le théâtre, samedi dernier, semblait être le rendez-vous des principales beautés de Québec, et la représentation a satisfait tous les spectateurs, sauf quelques critiques grognards qui avaient félicité Bacchus.”

Pas de commentaires. Nos aïeux se grisaient, chacun sait ça !

Au reste, quand on parcourt les annonces, on remarque que soit qu'il s'agisse d'une demande de cocher, de servante, de *novrice* même, soit que l'on ait besoin d'un employé ou d'un garçon de buvette, on a grand soin de parler de la sobriété comme d'une qualité exigée pour être accepté.

Mon Dieu ! qu'ils étaient donc ivrognes, nos aïeux.

Autre annonce curieuse :

On demande un domestique qui n'a pas d'aversion pour le travail, afin de prendre soin d'un cheval et conduire une voiture.

Inutile de se présenter si l'on n'aime pas le travail.

L'homme est donc toujours le même, et le paresseux est de tous les temps.

\* \* Depuis que j'ai l'âge de raison, j'ai toujours entendu parler de gens qui vivent sans manger, et qui ne s'en portent pas plus mal souvent, et ces exemples sont probablement cités, pour prouver que les pauvres diables qui crèvent de faim, ont tort de se plaindre, mais le dernier cas, dont on parle beaucoup en ce moment, est le plus invraisemblable dont j'ai connaissance.

Vous connaissez sans doute cette histoire qui vient de faire le tour de la presse.

Joséphine Bédard, jeune canadienne de Lewiston, prétend—etses parents affirment le fait—avoir vécu sans manger depuis 2,550 jours, c'est-à-dire depuis près de huit ans.

Elle raconte, que tombée malade le jour de Noël 1881, elle resta entre la vie et la mort pendant trois semaines, et que c'est depuis sa guérison qu'elle n'a pris autre chose que de l'eau.

C'est tout simplement idiot, mais le renseignement suivant l'est encore plus.

Il paraît, dit un journal, que cette jeune fille prodigieuse, n'a pas manqué d'attirer à elle, une foule de gens d'entreprise, qui lui ont offert des sommes considérables pour se montrer en public, et que deux de ces personnes se la disputent maintenant devant les tribunaux, chacun d'eux prétendant qu'elle a contracté un engagement avec lui.

Si vraiment il existe sur terre deux êtres assez niais, pour faire une affaire de ce genre, ils méritent non seulement de perdre leur argent, mais aussi d'être enfermés dans une maison d'aliénés.

Se montrer en public ! montrer quoi ? elle, son être, maigre comme un paquet de clous. Montrer l'eau qu'elle boit ou la mangeaille qu'elle ne mange pas ?

Je n'aime pas les monstres de quelque nature qu'ils soient, et les canards encore moins.

\* \* On a la tête chaude dans la province d'Ontario.